

« Si je cherche une formule commode qui résume l'époque [...] dans laquelle j'ai été élevé, j'espère avoir trouvé la plus expressive en disant : *C'était l'âge d'or de la sécurité* ». Ces mots sont ceux de l'écrivain viennois Stefan Zweig, mais nombreux sont ceux qui, se surprenant à regretter en ces temps incertains le *monde d'hier*, pourraient se les approprier.

La pandémie de COVID-19 nous a en effet fait connaître une cruelle désillusion. Si le développement prodigieux de la science médicale au cours des dernières décennies avait pu nous donner l'impression que nous avions maintenant acquis une connaissance suffisante des vecteurs de maladies infectieuses pour parvenir à contenir les éclosions avant qu'elles n'atteignent l'ampleur de la pandémie, voilà qu'il nous faut nous faire à l'idée que les verbes *propager*, *contaminer* et *infecter* ne se conjuguent pas qu'au passé.

C'est dans ce contexte singulier que Denis Goulet, PhD, spécialisé en histoire de la santé et de la médecine et auteur primé, fait paraître une brève mais fort éclairante (et opportune !) histoire des épidémies au Québec destinée au grand public.

De la peste d'Athènes ayant emporté Périclès en 429 avant notre ère documentée par Thucydide dans *Histoire de la guerre du Péloponnèse* jusqu'aux épidémies de peste bubonique qui sévissent tout au long du 17^e siècle, l'humanité aurait pu parler à l'unisson pour dire, à la suite du comte Almaviva dans *Le Mariage de Figaro*, qu'« il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher ». Mais, note Goulet, « à partir du XVIII^e siècle et, surtout, au siècle suivant, les maladies pestilentielles sont de plus en plus perçues, du moins par les élites, comme un événement naturel que l'on peut combattre avec des armes humaines et rationnelles » (p. 14). Bien que la rupture avec la doctrine du fatalisme marque un important pas en avant, « dans tout l'Occident, les théories sur les causes des épidémies sont diverses, peu fiables et sont loin de faire l'unanimité » (p. 19).

Deux théories épidémiologiques servent de cadre général aux interventions des médecins du Québec au cours du 19^e siècle, à savoir le *contagionnisme* et le *miasmatisme*. Les membres de la communauté médicale qui adhèrent à la théorie *contagionniste* croyaient que « l'élément contagieux se reproduit dans un organisme et peut se transmettre soit directement par contact cutané ou inoculation, soit indirectement par les vêtements, la literie, les objets contaminés, les aliments, les déjections, etc. » (p. 20) Suivant cette conception de la transmission des maladies infectieuses, l'imposition de mesures de quarantaine et l'établissement de cordons sanitaires apparaissent comme les principales mesures préventives à privilégier. La théorie miasmatique, quant à elle, postule que les épidémies résulteraient d'une exposition à de l'air vicié par des *miasmes*, soit des émanations issues des matières organiques en décomposition qui empoisonnent l'organisme humain. Selon cette hypothèse aujourd'hui infirmée, l'environnement physique (lieux humides ou marécageux, logements insalubres) et les conditions atmosphériques (les saisons, le climat, la qualité de l'air) joueraient un rôle de premier plan dans la genèse et la propagation des maladies épidémiques. La prédominance de la théorie miasmatique au Québec, comme ailleurs en Occident d'ailleurs, explique pourquoi des salves de canons seront tirées de la Citadelle de Québec en 1832 dans l'espoir de purifier la composition de l'air qui plane au-dessus de la ville qui était alors en proie à une grave épidémie de choléra.

Au 19^e siècle, la succession quasi ininterrompue d'épidémies avançant de plus en plus rapidement d'un pays à un autre et d'un port à un autre en raison de l'intensification du commerce maritime et de l'immigration en une période où les conditions sanitaires sont mauvaises aura deux conséquences notables. La première étant la lente mais constante acceptation du phénomène de la contagion et la relégation de l'air vicié au rang de facteur prédisposant la propagation, mais non plus la genèse, des épidémies; la seconde étant la mise en place des premières mesures d'assainissement publiques. C'est la crainte inspirée par le choléra, une infection intestinale qui fut longtemps endémique dans les deltas du Gange et du Bangladesh avant de faire son entrée dans les ports européens puis de se développer en véritable pandémie, qui a poussé le gouvernement du Bas-Canada à établir, en 1832, à Grosse Île, dans l'archipel de l'Isle-aux-Grues, un lieu de quarantaine pour les immigrants arrivant par le Saint-Laurent. L'état d'avancement de la science ne permettant pas encore l'acquisition d'une compréhension suffisante des modes d'action des maladies infectieuses (période d'incubation, porteurs sains, etc.), la mesure se révélera inefficace. Quand survient l'épidémie de typhus de 1847, un fléau lié à la terrible famine qui affecte l'Irlande qui entraîne le départ d'un million et demi d'émigrés, les moyens de prévention les plus usités demeurent la quarantaine, l'examen médical obligatoire pour les immigrants et la désinfection des navires. C'est dans la foulée de la révolution

microbiologique qui survient à la fin du 19^e siècle et qui permettra d'identifier les microorganismes spécifiques responsables des maladies contagieuses et de préciser leurs vecteurs qu'on verra enfin s'ajouter des mesures de salubrité publique comme l'installation de systèmes d'égouts efficaces, l'ébouage, la pasteurisation du lait et la mise sur pied de systèmes d'approvisionnement en eau saine.

Bien que l'auteur ait choisi de circonscrire, dès le titre, son étude de l'histoire des épidémies à celles ayant affligé le peuple québécois, on ne peut s'empêcher de noter, dans cette abondance de faits et d'éléments informatifs, que certaines choses transcendent les époques, les frontières et les cultures. On est tenté d'y voir le signe d'une forme de permanence dans la condition humaine.

L'historien de la santé avance, par exemple, plusieurs éléments de preuve anecdotiques indiquant que, chez tous les peuples et à toutes les époques, une part non négligeable de la population préfère risquer de contracter une maladie infectieuse plutôt que de se voir imposer par la contrainte des mesures sanitaires perçues comme liberticides ou qui ne cadrent pas avec les représentations qu'elle se fait de la maladie. Alors que nous venons tout juste d'assister à une vague mondiale de manifestations anti-masque et anti-confinement, il n'est pas difficile de concevoir que l'essor de l'hygiénisme et de la médecine préventive ne s'est pas toujours déroulé sans heurts.

Tout être humain tend, lorsqu'il est confronté à un danger invisible et énigmatique, à chercher à lui donner un sens. Selon l'imaginaire du temps, les épidémies seront tantôt vues comme un châtement divin s'abattant sur les nations pécheresses et les invitant à la repentance, tantôt comme une épreuve de la vie découlant d'une conjonction dissonante des planètes, tantôt comme une revanche de Gaïa qui réagirait violemment à la pression anthropique. La tension qui nous gagne en ces temps incertains peut également trouver sa résolution dans la désignation de boucs émissaires. Si aujourd'hui certains imputent la pandémie du coronavirus à la Chine, d'autres pointent du doigt Bill Gates, George Soros et une certaine élite mondialisée, les Canadiens français du Bas-Canada, eux, soupçonnaient la classe dominante anglo-saxonne de viser leur extinction tandis que la presse anglophone, elle accusait les classes laborieuses d'être responsables du fléau en invoquant leurs conditions de vie insalubres et primitives. On aurait néanmoins tort de croire que les épidémies ne font se concrétiser que les pires potentialités de la condition humaine. En temps d'épidémie, on observe de manière récurrente de remarquables démonstrations de dévouement, d'abnégation, de solidarité et de charité.

En refermant *Brève histoire des épidémies au Québec*, on conserve une vive impression qu'en contexte épidémique, l'indécision et les demi-mesures se paient au prix fort. On prend également pleinement conscience que nous habitons ce que les spécialistes de la théorie des graphes appellent un *petit monde*. Aussi restreints et étroitement groupés nos réseaux sociaux puissent-ils être, il suffit qu'un petit nombre d'individus entretiennent un important nombre de relations sociales et qu'ils fassent le pont entre divers cercles d'amis autrement disconnexes pour que chute drastique le nombre d'intermédiaires nous séparant de presque tout le monde sur cette terre.